

ISABELLE COLLET,
CAROLINE DAYER (Éds)

Former envers et contre le genre

2014

Les origines du scoutisme et son implantation à Genève : entre « nature de l'enfant » et intérêts des élites

Anne-Françoise Praz* & Christian Schiess**

*Université de Fribourg

**Université de Genève

INTRODUCTION

Aborder la question du scoutisme ne va pas toujours de soi lorsqu'il s'agit de contribuer à la réflexion sur l'éducation et ses enjeux. Les liens étroits qui associent ces mouvements de jeunesse aux tenant-e-s des pédagogies nouvelles du début du xx^e siècle ont pourtant bien été mis en évidence (Downs, 2003 ; Duval, 2006 ; Guérin, 1980 ; Palluau, 2012). Au-delà de l'aspect récréatif et périphérique souvent associé à l'évocation du scoutisme, il convient de rappeler qu'il s'agit avant tout d'un projet pédagogique conçu par son fondateur, le général britannique Robert Baden-Powell, comme devant apporter des réponses concrètes aux déficits qu'il identifiait dans le système éducatif en vigueur, et dont il déplorait les conséquences chez les jeunes garçons, puis chez les jeunes filles de l'Angleterre du début du siècle.

Les « pères fondateurs » et les grandes figures de l'éducation nouvelle ne s'y sont pas trompé-e-s, n'ayant pas tari d'éloges pour ce qui leur est apparu comme un développement paradigmatique des méthodes dites actives¹, et ce tant au niveau des préceptes éducatifs que de leur

1. Selon Ferrière (1922/1997, pp. 107-113), « l'Ecole active » (terme apparaissant dès 1918) se fonde sur les méthodes scientifiques de la psychologie expérimentale, en vertu desquelles « l'enfant croît comme une plante, selon des lois qui lui sont propres ». Elle constitue « un mouvement de réaction contre ce qui subsiste de médiéval dans l'école

application sur le terrain. L'indépendance des mouvements scouts par rapport aux institutions scolaires leur a en effet permis, en particulier par la pédagogie du *jeu*, de pousser plus avant l'expérimentation des réformes éducatives prônées au même moment à travers l'Europe, en plaçant « l'enfant » au cœur du dispositif pédagogique et en concentrant l'attention sur ce qui sera défini comme ses besoins, ses intérêts et sa nature propres (Downs, 2003).

Prétendre disposer d'un accès privilégié aux aspirations et à l'infériorité d'une catégorie d'êtres humains – qu'il s'agisse d'enfants ou d'adultes – ne va pas sans soulever difficultés et paradoxes : comment fonder en nature un projet éducatif qui est par définition culturel ? Comment invoquer une catégorie générique de « l'enfance », alors qu'elle est nécessairement traversée par des différences, en particulier de genre et de classe ? La question de l'intérêt de l'enfant, omniprésente dans les discours, n'occulte-t-elle pas d'autres intérêts ?

Afin de mettre en évidence ces paradoxes, nous nous attacherons dans un premier temps à déconstruire la catégorie unifiante de « l'enfant » telle qu'elle est utilisée par les pédagogues du début du ^{xx}e siècle. Pour ce faire, il importe de restituer les questions éducatives qui nous intéressent ici dans le contexte socio-économique de l'époque, et en particulier dans le cadre des rapports sociaux de sexe et de classe. Dans un deuxième temps, nous analyserons l'émergence du scoutisme à Genève et en Suisse romande, en montrant les enjeux liés à son importation. Nous terminerons en examinant les transformations induites par la Première Guerre mondiale.

Il s'agit d'une recherche exploratoire, dont le corpus réunit des publications d'époque et des documents d'archives. Nous avons sélectionné les publications bénéficiant d'une large diffusion en Suisse romande, à commencer par les traductions françaises des ouvrages de Baden-Powell, plusieurs fois rééditées, et commentées par des comptes rendus dans la presse quotidienne et des revues plus ciblées (*L'Éducateur*, *Le Mouvement féministe*). Nous nous intéressons aussi aux brochures et articles rédigés par les promoteurs et promotrices du scoutisme en Suisse romande. Ces brochures, vendues à des prix très bas, reprennent souvent le texte de conférences publiques. Elles constituent à l'époque un moyen privilégié de circulation des idées ; certaines, comme le *Guide de l'éclaireur suisse*, sont largement diffusées au sein du mouvement. Les archives du scoutisme

actuelle, contre son formalisme, contre son habitude de se faire une place en marge de la vie, contre son incompréhension radicale de ce qui fait le fond et l'essence de la nature de l'enfant ». À l'intellectualisme et au mécanisme qui caractérisent selon lui la méthode traditionnelle, « imposée du dehors », il propose de substituer « l'activité personnelle, spontanée et productive », méthode qui, « pour la première fois de l'histoire, rend justice à l'enfant ». Celui-ci, « dans la mesure où il aura suivi le chemin prescrit par la nature, [s']élèvera vers le plus haut degré de perfection qu'il lui est possible d'atteindre ».

genevois (procès-verbaux de comités, statuts, journaux, revues et coupures de presse) renseignent sur les activités proposées et permettent d'identifier les personnes et réseaux impliqués dans la création du mouvement et dans ses organes dirigeants. Si elles se révèlent plus limitées pour une « histoire d'en bas » qui évaluerait le succès du scoutisme auprès de la jeunesse et l'origine sociale des filles et garçons recruté-e-s, nous serons toutefois en mesure d'avancer certaines hypothèses à ce propos.

Cet article reprend les quatre axes d'analyse qui ont structuré l'étude de notre corpus. Nous nous sommes premièrement demandé-e-s quels sont les types idéaux d'homme et de femme que le projet éducatif du scoutisme entend former. Deuxièmement – et symétriquement – il convient de se demander ce dont les enfants doivent être détourné-e-s par cette même éducation, ce qui revient à identifier les dangers et les figures-repoussoir qu'il s'agit de conjurer. Troisièmement se pose la question des moyens et méthodes préconisées par les pédagogues et autres protagonistes pour mener à bien ce projet éducatif. Quatrièmement, nous porterons une attention particulière à la rhétorique de légitimation des intérêts particuliers en jeu par des ambitions à portée universelle.

CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE ET ENJEUX ÉDUCATIFS AUTOUR DE 1900 (EUROPE OCCIDENTALE ET ÉTATS-UNIS)

Jeunesse et inquiétudes sociales

Autour de 1900, l'adolescence est définie comme catégorie d'âge par les psychologues (Thiercé, 1999) et sa « fragilité » alimente diverses inquiétudes. Dans le contexte de la seconde révolution industrielle, les stratégies d'amélioration du « capital humain » sont cruciales pour la compétition internationale ; il s'agit de former des cadres dotés d'esprit d'entreprise, des travailleurs plus productifs et disciplinés, ainsi que des soldats robustes et bien dirigés. Les *public schools* anglaises, qui ont vocation à développer le caractère, l'audace et la maîtrise de soi, ont déjà anticipé ce processus. Ciblant les garçons de la *upper middle class*, ces écoles remplacent la formation au foyer familial, dont les pères craignaient qu'elle ne finît par efféminer les garçons (Tosh, 1999). Dans son ouvrage *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* (1897/1998), Edmond Demolins vante les vertus d'un autre modèle, la *new school* d'Abbotsholme, fondée par Cecil Reddie, qui développerait harmonieusement les compétences intellectuelles, physiques et morales².

2. Comme l'indique Duval (2002), l'innovation fondamentale de ce mode d'enseignement porte sur le tiers temps pédagogique, la journée étant divisée en trois séquences, dédiée

Il fait ainsi connaître sur le continent ce qu'il baptise « école nouvelle », terme qui désigne bientôt un ensemble d'idées et de méthodes pédagogiques mises en réseau dès 1899 par le pédagogue genevois Adolphe Ferrière et son Bureau international des Ecoles nouvelles (Duval, 2002 ; Raillon, 2000). Dans les classes moyennes et populaires, les parents soucieux de l'ascension sociale de leurs jeunes s'inquiètent des « mauvaises fréquentations » et des dangers de la rue qui risquent de réduire leurs efforts à néant (Haine, 1992 ; Hendrick, 1990) ; les initiatives d'encadrement des loisirs juvéniles rencontrent ainsi leurs préoccupations.

Enfin, les inquiétudes relatives à la jeunesse comportent une dimension sanitaire et morale. Le versant obscur de la seconde révolution industrielle (pauvreté, insalubrité, tuberculose, mortalité infantile, prostitution) alimente les discours sur la décadence morale et la dégénérescence physique. Les initiatives qui entendent renforcer la constitution physique de la jeunesse, l'entraîner à l'écart de l'air vicié des villes, exercer sa volonté morale et sa capacité à maîtriser ses instincts, sont dès lors susceptibles de retenir l'attention des élites.

Scientisme et paradoxes de la naturalisation de l'enfance

Ce souci de la maîtrise des instincts de la jeunesse va se trouver au cœur du dispositif éducatif hérité de Rousseau. Qu'il s'agisse de sexualité (réponses médicales et éducatives) ou d'agressivité (problème de « l'instinct combatif »), l'enfant, avec ses pulsions et ses désirs, va être l'objet de toutes les convoitises de la part des divers·e·s actrices et acteurs (pédagogues, médecins, militaires, philosophes pragmatiques, politicien·ne·s) proches de l'éducation nouvelle et du scoutisme.

On doit à Granville Stanley Hall (Ottavi, 2010 ; Thiercé, 1999, pp. 220-222) l'une des premières théorisations proprement psychologiques de cette représentation de l'enfance et de l'adolescence – catégorie qu'il a largement contribué à définir, et qui doit être comprise comme historiquement consubstantielle d'une volonté d'encadrement plus précoce et généralisé de la jeunesse. Cette volonté d'encadrement s'accompagne ainsi d'une *volonté de savoir*, pour reprendre la formule de Foucault, qui conduira tout au long du xx^e siècle au développement fulgurant de la psychologie du développement et des sciences de l'éducation. Comme le fait remarquer Hofstetter,

Dans l'ambiance électrique du tournant des xix^e et xx^e siècles, on assiste à une effervescence pédologique sans précédent, générant la conviction que la science de l'enfant [...] constitue la reine de sciences. [...] Une multitude de savants, des biologistes et naturalistes en particulier, sont désormais convaincus de pouvoir expliquer l'origine de l'homme en observant l'enfant. (Hofstetter, 2012, pp. 38-39)

Le paradoxe est criant entre d'une part toute l'énergie mise au service de la production de connaissances sur l'enfance dans la perspective d'une œuvre éducative renouvelée, et d'autre part l'ambition affichée – et probablement sincère – de « respecter la nature propre de l'enfance ». Tout se passe comme si ces centaines de scientifiques étaient dépourvu·e·s d'intérêt(s) propre(s), et que seul entraînait en ligne de compte celui de « l'enfant ».

Ces craintes exprimées à propos de l'enfance et de son devenir procèdent d'un androcentrisme. Cet « enfant » dont il s'agit de sonder la nature profonde ; cet « enfant » dont la scolarisation formelle en salle de classe est supposée pervertir la nature réelle ; cet « enfant » qui suscite tant de préoccupations parmi les pédagogues du tournant du siècle, c'est bien, historiquement, le *garçon* : garçons des classes dominantes pour lesquels parents et pédagogues expriment la crainte d'une effémination (Grant, 2004 ; Hantover, 1978), d'une dévirilisation par un système scolaire jugé inapte à en faire de futurs dirigeants ; garçons des classes populaires qu'il s'agit de tenir éloignés des attrait du syndicalisme et du communisme (Hendrick, 1990 ; Winter, 2000).

Le scoutisme : « besoins » des garçons, intérêts des élites et injonction à « jouer le jeu »

C'est le scoutisme, par la *pédagogie du jeu*, qui va donner, aux yeux mêmes des tenant·e·s de l'éducation nouvelle, sa forme la plus aboutie à la mise en œuvre des méthodes qu'ils et elles préconisent. On trouve déjà chez Fröbel, et chez Hall dans sa théorie de la récapitulation, cette insistance sur le jeu qui doit permettre de favoriser, dans un environnement naturel, le « rapport de l'enfant au primitif », avec pour les garçons des activités qui « vont consister en guerre et en chasse, avec toute la fabrication que cela suppose d'abris et d'armes. Ce stade est celui des sauvages qui ignorent l'agriculture, parcouru spontanément par l'enfant moderne » (Ottavi, 2010, p. 3). C'est cependant au général Baden-Powell, lui-même formé dans des *public schools* (Rosenthal, 1986) et admirateur de la pédagogie ouverte de Maria Montessori (Baden-Powell, 1982, p. 40), qu'on doit la première mise en pratique systématique de ce précepte :

chacune à une activité particulière (études le matin, travaux pratiques et activités physiques l'après-midi, culture et religion en soirée).

La vérité est que les citoyens de pays civilisés n'ont été aucunement préparés à affronter la vie de la brousse et des forêts, et il en résulte que, lorsqu'ils vont aux colonies ou en campagne, ils sont, pendant longtemps, tout à fait désarmés et qu'ils subissent quantité de privations et de peines qui leur auraient été épargnées s'ils avaient appris, dans leur enfance, à se tirer d'affaire, soit au camp, soit en patrouille. Ils ne sont que des femmelettes. (Baden-Powell, 1908/1920, p. 48)

La volonté de former de bons soldats, susceptibles de remporter des victoires sur les colonisés, a intimement présidé à la création de ce projet d'éducation qu'est le scoutisme. Cependant, celui-ci doit être compris comme une entreprise plus large d'alignement des jeunes garçons sur la satisfaction de besoins militaires, mais également productifs, politiques et moraux : « C'est moins par la force de ses armements qu'une nation s'élève au-dessus des autres que par le caractère de ses citoyens » (Baden-Powell, *Headquarters Gazette*, janvier 1914, cité dans Baden-Powell, 1982, p. 37). En plus de se débrouiller dans la nature « sauvage », le *boy scout* doit apprendre à se tenir d'une certaine manière, à maîtriser ses pulsions combatives et sexuelles, et à ajuster son comportement aux attentes de ses futurs patrons : « L'homme qui a été habitué à mettre la main à tout, comme l'Éclaireur au camp, s'aperçoit, lorsqu'il rentre en pays civilisé [sic], qu'il lui est facile de trouver un emploi, parce qu'il est en mesure d'entreprendre n'importe quel travail » (Baden-Powell, 1908, p. 49). Le spectre qui plane ici est bien celui de l'oisiveté, du chômage et de la misère économique et sociale.

Cette exaltation des valeurs libérales prend tout son sens lorsque l'on sait que les mouvements scouts ont servi, dans les années qui ont suivi leur création, à éduquer « sauf exception [les] fils de la bourgeoisie » (Guérin, 1980, p. 592), avec le souci de distinction qui caractérise cet entre-soi de sexe et de classe. Le scoutisme apparaît ainsi comme un puissant moteur d'hégémonie des valeurs bourgeoises et de légitimation des hiérarchies sociales, avec l'obéissance érigée en vertu cardinale : « Vous vous serez donné à vous-mêmes la discipline qui permet d'obéir à n'importe quel ordre » (Baden-Powell, 1908/1920, p. 37 – nous soulignons).

Voilà sans doute le paradoxe central, que l'on retrouvera sous des formes similaires dans l'éducation nouvelle : respecter « la nature » de l'enfant revient ici explicitement à lui faire accepter l'ordre social établi : « Comme dans toutes les formes de l'idéologie bourgeoise, la nature est ici requise pour justifier le pur culturel, l'historiquement déterminable, l'incongru » (Schérer, 1974/2006, p. 31). Le souci qu'exprime Baden-Powell quant au devenir de la jeunesse se double de ce que Guérin désigne comme une « idéologie élitiste » et une véritable « mystique du Chef » (1980, p. 596) que l'on retrouve de manière récurrente dans les

écrits fondateurs du scoutisme, et même après la guerre : « Ce que fait le Chef, les garçons le feront aussi. Le Chef se reflète dans les Scouts » (*Aids to Scoutmastership*, 1920, cité dans Baden-Powell, 1982, p. 69).

C'est peut-être bien là tout le « génie de Baden-Powell », pour reprendre la formule de Pierre Bovet (1921), que d'avoir su tirer parti au mieux des dispositions propres à l'enfance pour les guider sur une voie qui a été tracée pour eux par d'autres. En se servant des « instincts » des garçons, et en particulier de leur propension à jouer, pour les canaliser dans le sens voulu, Baden-Powell a sans aucun doute mis en pratique une méthode active et particulièrement efficace : « Le but à atteindre n'est alors pas tant de comprendre l'enfant "pour lui-même", mais de le comprendre pour que la pédagogie "prenne" sur lui » (Guérin, 1980, p. 593). L'ambition du scoutisme est ainsi d'utiliser les « forces intérieures » de l'enfant, « éléments les plus subtils et les plus puissants qui soient » (p. 590), à des fins qui lui sont externes. Ainsi par le jeu, « lieu de la manipulation de l'enfant »,

l'éducateur va se rendre maître du monde intérieur de l'enfant, et dans le jeu, il va lui assigner sa fonction future. [...] Le jeu scout est le lieu du déploiement d'une fiction totalisante, cadre « coupable » une fois encore d'un projet à la fois social et politique – et qui lui est extérieur à l'enfant, cadre où se joue la réalisation des désirs, où l'éventail des associations et des conflits s'ouvre et se referme [...]. (p. 594)

Cette maîtrise du monde de l'enfant s'exprime tout particulièrement en termes de genre. Comme le relève Laura Lee Downs, « le scoutisme voulait saisir donc les énergies sexuelles, même homosexuelles, latentes dans la période pré- et post-pubertaire chez le garçon, et les dériver vers des valeurs normatives de masculinité » (2003, p. 61). Là encore, ce sont les méthodes actives du scoutisme qui doivent y contribuer :

La pédagogie nouvelle du jeu s'en tenait à la proposition que, par le jeu, l'enfant étendrait son pouvoir d'intervention sur le monde. [...] Par la proposition du jeu, donc, l'éducateur espérait se rendre maître du monde intérieur de l'enfant, et par le jeu, il lui assignait sa fonction future masculine. (p. 62)

Restera pourtant vivace, et aujourd'hui encore, la conception, héritée de Rousseau et riche en contradictions, selon laquelle le précepteur ne ferait que suppléer la nature (Schérer, 1974) qui dicterait en profondeur le développement de l'enfant. L'Institut Jean-Jacques Rousseau de l'Université de Genève, en particulier, va « agréger[er] en les reconfigurant » les thèses de ce « naturalisme de l'enfance » (Hofstetter, 2012, p. 45). Ainsi Edouard Claparède, dans un article de 1912, reprend largement à son compte *L'Emile* de Rousseau et fait sien le précepte fondateur de ce dernier : « Observez

la nature, et suivez la voie qu'elle vous trace ». Défendant ce qu'il désigne comme l'« école pragmatico-biologique », il y traite du « développement spontané de l'enfant », ainsi que d'un « ordre immuable dans le développement, ordre fixé par la nature ». Cependant, le paradoxe relevé ci-dessus apparaît clairement, bien que n'étant pas thématiqué comme tel : « Pour faire agir un individu, il faut le placer dans les conditions propres à faire naître le besoin que l'action que l'on désire susciter a pour fonction de satisfaire » (1912, p. 403). Ce type de raisonnement circulaire se retrouvera dans les écrits qui entourent l'importation du scoutisme à Genève.

UNE APPLICATION PRATIQUE : LE SCOUTISME À GENÈVE ET EN SUISSE

Origine et implantation du scoutisme à Genève

C'est en novembre 1911 qu'est créée à Grand-Lancy la première section d'Eclaireurs de Suisse romande, à l'initiative de Louis Blondel³ qui sera le chef des Eclaireurs suisses de 1934 à 1946. L'un des fondateurs du mouvement, Théophile Geisendorf⁴, précise ses ambitions pour le scoutisme suisse dans un article paru en 1912 dans *La Patrie Suisse* :

La pensée géniale de Baden-Powell fut précisément de répondre à ces besoins du garçon et d'adapter à notre vie civilisée ses forces, toujours un peu indisciplinées et sauvages. [...] Des influences néfastes s'exercent sur la jeunesse adolescente. La littérature criminogène, la pornographie, l'apachisme commencent à porter leurs fruits désastreux. Puissions-nous, dès lors, voir, dans le pays tout entier, se lever en masse des bataillons de jeunes dont la devise sera celle du mouvement suisse : *Toujours prêt !* (Geisendorf, 1912, pp. 91-92)

C'est à l'instigation de la Commission centrale des sections cadettes des Unions chrétiennes de jeunes gens⁵ que se réunit à Genève, le 18 mars 1912, dans les

3. Louis Blondel (1885-1967) : archéologue cantonal, vice-président de la Commission fédérale des monuments historiques ; président de la Société suisse d'histoire de l'art.

4. Théophile Geisendorf (1874-1953) : Secrétaire général de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens, fondateur des Maisons du soldat et des éditions Labor et Fides.

5. Les UCJG sont fondées dans les cantons protestants sur le modèle des Young Men's Christian Associations (YMCA), créés en 1844 en Angleterre. Elles s'inquiètent de l'abandon de la pratique religieuse parmi les jeunes apprentis, vendeurs et commis de bureau émigrés en ville. Elles organisent des conférences, des cours du soir, des activités sportives, encouragent à résister à l'alcool et à préserver la « pureté ». Des Unions chrétiennes de jeunes filles sont aussi constituées, selon un autre principe : des femmes adultes encadrent des femmes plus jeunes, des femmes des classes supérieures encadrent les ouvrières et domestiques. La notion d'égalité d'âge et de classe, présente chez les hommes, disparaît ici, et l'accent est mis sur la protection des jeunes travailleuses qui se déplacent.

locaux de la Chambre du Commerce, une « commission d'étude et de patronage ». Celle-ci entend tirer profit des « résultats obtenus en Grande Bretagne et ailleurs par la méthode dite des Eclaireurs », lesquels « ont attiré l'attention de tous ceux qui ont à cœur le développement physique, intellectuel et moral de la jeunesse masculine ». La commission, dans laquelle siège notamment Edouard Claparède, entend se placer d'emblée « sur une base très large et pleinement libérale », « agissant pour toute la Suisse romande »⁶. En 1913, Samuel Jeanneret estimera à 1'200 le nombre d'Eclaireurs en Suisse romande.⁷

Bien que les instigateurs du mouvement soient issus des milieux protestants, les fondateurs du scoutisme genevois et romand entendent bien se défaire de cette étiquette religieuse, de manière à obtenir une plus large audience : « il a paru utile à ses membres de solliciter l'avis et le concours de personnalités étrangères à son activité, afin que d'emblée un principe aussi fécond ne fût pas tenu en suspicion pour des raisons d'ordre confessionnel »⁸. La décision est prise de laisser à chaque section la liberté de formuler ou non la promesse à Dieu.⁹ Quant au « danger qu'il y aurait à mélanger des éléments chrétiens et laïques [...], on s'en remet au tact des instructeurs »¹⁰. La question religieuse n'en sera pas réglée pour autant, la confusion entre les Eclaireurs et les Unions cadettes revenant régulièrement sur la table dans les réunions suivantes. Déplorant le manque d'engagement religieux, l'évêque de Fribourg ira jusqu'à donner « l'ordre aux instructeurs catholiques de donner leur démission des Eclaireurs Suisses »¹¹.

Tout comme pour la religion, les liens avec les intérêts militaires sont tout à la fois étroits et ambigus. La présence d'officiers au sein des comités genevois et suisse atteste de l'intérêt des militaires pour le scoutisme. Depuis l'instauration d'une armée fédérale en 1874, l'idée d'une instruction militaire post-scolaire se heurte aux résistances fédéralistes, et une telle instruction est retirée du projet de loi sur l'organisation militaire de 1907. À défaut, la loi stipule que la Confédération « encourage toutes associations et, en général, tous efforts poursuivant le développement corporel des jeunes gens après la sortie de l'école, et leur préparation au service militaire » (Loi sur l'organisation militaire de 1907, article 103). Selon le major William Borel¹², futur président du comité exécutif des Eclaireurs suisses,

6. *PV du Comité suisse*, Lettre de convocation du 5 mars 1912, signée Théophile Geisendorf, Louis Blondel et Marc Och. Tous les PV cités dans cet article se trouvent aux Archives du scoutisme genevois, Communauté de recherche interdisciplinaire sur l'éducation et l'enfance (CRIÉE), Service de la recherche en éducation (SRED), Genève.

7. *PV du Comité suisse*, 12 mars 1913.

8. *PV du Comité suisse*, 12 mars 1913.

9. *PV du Comité suisse*, 18 mars 1912.

10. *PV du Comité suisse*, 22 août 1912.

11. *PV du Comité genevois*, nov. 1913.

12. William Auguste Borel de Bitche (1864-1944) : ingénieur forestier, inspecteur cantonal des forêts (Genève), colonel d'infanterie, écrivain militaire.

« l'instruction que nous répandrons profitera à notre armée. Sans poursuivre un but militaire, nous élèverons le niveau de nos troupes, ainsi que celui de notre peuple » (Borel, 1912, p. 4). Le vice-président Samuel Jeanneret¹³ se distancie pour sa part des ambitions militaristes de son collègue, en indiquant d'emblée dans son *Guide des Eclaireurs Suisses* qu'« il ne s'agit nullement d'un enrôlement en masse de la jeunesse masculine en vue d'une préparation au service militaire » (1912a, p. 6) et que les organisateurs se veulent « dégagés de toute pensée directement militariste » (p. 7).

Le mouvement scout, tel qu'il s'implante à Genève et en Suisse, tient ainsi à se démarquer des influences bien réelles qu'exercent sur lui les mouvements religieux et militaires – souvent en concurrence – afin de se légitimer en tant qu'*œuvre d'éducation* se voulant utile à toute la jeunesse masculine du pays, comme en témoigne le but que lui assigne son comité : « Les troupes d'Eclaireurs sont instituées dans le but de développer normalement et harmonieusement les facultés du jeune garçon. Elles forment son corps et son caractère et le préparent à l'accomplissement de tous les devoirs »¹⁴.

C'est précisément cette question de la *formation du caractère viril* qui se trouve au cœur du *Guide des Eclaireurs Suisses*, lequel s'affiche comme « de valeur purement éducative » (Jeanneret, 1912a, p. 28 – souligné par l'auteur). On y retrouve la même représentation naturaliste de « ces jeunes garçons, guidés par l'instinct de leur âge », mais pour lesquels « l'action amollissante de la civilisation a besoin d'un violent réactif ». Cette jeunesse attirée par les « salles de spectacle », « il faut la sortir de l'air malsain des villes » pour la placer en « pleine nature » où l'on vivra des « aventures sauvages » et où « les anciennes hérédités repaissent ». Ici encore, le piège se referme sur l'enfant et ses aspirations, puisqu'il s'agit de « *gagner l'esprit du garçon ; se servir de sa foi simple et naturelle en la vie pour la cultiver et la développer* » (1912a, pp. 15-16 – nous soulignons).

Le passage par les jeux et exercices en plein air apparaît en fait comme une étape transitoire qui ne saurait aucunement « détourner le jeune garçon du milieu où, après tout, il devra faire sa carrière » (1912a, p. 12). Le projet du scoutisme prend donc tout son sens non pas dans les jeux eux-mêmes, mais bien dans le retour à la ville. Et en ce lieu si décrié, le scoutisme, chez Jeanneret comme chez Baden-Powell, nourrit le fantasme d'une abolition des classes sociales par le forgeage d'un caractère viril censé rassembler tous les hommes dans une « solidarité

13. Samuel Jeanneret (1878-1958) : pasteur en Suisse et à Liège jusqu'en 1912, puis agent romand des sections cadettes des Unions chrétiennes de jeunes gens, commerçant à la Chaux-de-Fonds, membre actif du parti socialiste de cette ville, membre du conseil d'administration de la Banque cantonale neuchâteloise.

14. PV du Comité suisse, 28 mars 2012.

humaine » : « Un éclaireur est le frère de tout autre éclaireur et il est l'ami de tous » (p. 12). Ces bonnes intentions ne résistent cependant pas à la réalité sociologique des mouvements scouts, comme nous l'avons vu plus haut. À Genève, l'échec de la tentative de créer une section d'Eclaireurs « dans les milieux populaires de la Madeleine » conduit l'instructeur Carlin à affirmer qu'il ne faut « pas perdre de vue la nécessité de faire pénétrer le mouvement éclaireur parmi les garçons pauvres qui en ont besoin plus que tout autres »¹⁵. Sur ce constat de non-mixité de classe et de sexe, nous retrouvons encore une fois dans le scoutisme un puissant moteur de distinction sociale où, comme l'écrit Jeanneret lui-même, mais pour balayer la critique, il s'agit « d'hypertrophier chez [ces] garçons le sentiment de leur propre valeur, en les poussant à se distinguer sans cesse » (1912a, p. 13), c'est-à-dire à se distinguer d'une part des enfants des classes populaires, et d'autre part des filles ou de ce qui leur est assimilé : « S'il ne faut pas qu'il devienne une "poule mouillée" ou un timoré, il ne faut pas non plus qu'il devienne une bête brute dont le rêve ne franchit pas l'enceinte d'une piste ou d'un ring » (Jeanneret, 1912b, p. 1).

Le scoutisme et l'Institut Jean-Jacques Rousseau

En tant qu'*œuvre d'éducation*, le scoutisme en Suisse va entretenir des liens étroits avec l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Ainsi Pierre Bovet, son directeur, jouera-t-il un rôle clé dans l'importation du scoutisme à Genève, et plus largement dans le monde francophone, pour avoir traduit en 1912 le manuel fondateur de Baden-Powell, *Scouting for Boys*, sous le titre *Eclaireurs. Un programme d'éducation civique*. On doit également à Bovet un fascicule dithyrambique à l'égard du général et pédagogue britannique, intitulé *Le Génie de Baden-Powell*, publié en 1921. Déplorant ce qu'il considère comme des dérives ludiques du scoutisme, il y prône un « retour aux sources » (Bovet, 1921, p. 7), c'est-à-dire au manuel qu'il s'est appliqué à traduire, et qu'il pense « renferme[r] un contre-poison tout préparé à la plupart des influences délétères qui menacent de nous endormir » (1921, p. 8). Le pédagogue voit en Baden-Powell « un éducateur de tout premier ordre, parce qu'une intuition géniale lui a donné d'un coup [*sic*] une connaissance sans égale du jeune garçon » (p. 8), et préconise un retour aux « intentions primitives » du fondateur du scoutisme : faire des jeunes gens des « hommes de devoir ».

Un programme d'éducation civique – et n'oublions pas que c'est là ce que nous proposent les Eclaireurs – ne peut se réaliser sans des hommes qui sachent *se plier à une règle* et sacrifier avec *une conviction joyeuse* leurs avantages personnels à l'intérêt général. (1921, p. 9 – nous soulignons)

15. PV du Comité genevois, 27 sept. 1915.

Pour ce qui est de l'« intérêt général », nous avons déjà vu quelle catégorie sociale a pris soin de le définir. Le texte de Bovet est instructif en revanche quant à la question de savoir qui doit transmettre aux jeunes garçons les « consignes » qui leur permettront d'obéir avec une conviction joyeuse :

Il est indispensable qu'elles leurs soient données par quelqu'un à qui l'admiration de ces jeunes garçons aille naturellement. À qui va l'admiration spontanée d'un gamin [sic] de 12 ans ? À un savant ? – Que non pas. À un saint ? – Nenni. Elle va à un garçon un peu plus grand et un peu plus fort que lui et qui possède certaines qualités auxquelles la plupart de ceux qui ont pris en main son éducation n'ont jamais songé. (1921, p. 15-16)

L'acceptation des hiérarchies sociales a ici pour pendant méthodologique la création de hiérarchies internes et intermédiaires qui, en s'appuyant sur ceux qu'on pourrait désigner comme des personnalités charismatiques, permettent de mieux faire passer les consignes : « Il ne suffit pas qu'on ait donné à quelqu'un une consigne précise pour qu'il se sente désormais lié par elle. Il faut encore qu'il l'ait reçue, qu'il l'ait, délibérément ou non, acceptée » (p. 14). Dans un précédent essai, intitulé *L'instinct combatif* (1917), Bovet prônait le même type d'« éducation morale », par opposition à une éducation militaire dont le danger est que l'obéissance « ne soit obtenue que par la menace de la punition – c'est-à-dire par l'instinct de la peur. [...] La discipline militaire risque, plus qu'une autre, d'être obtenue sans cet assentiment intérieur du sujet – de rester par conséquent tout à fait étrangère à l'éducation morale » (Bovet, 1917, pp. 268-269). Une fois l'assentiment obtenu, une fois « toujours prêt », « l'instinct combatif » ainsi maîtrisé et canalisé pourra être utilement assigné à toutes sortes de fins qui soient conformes aux intérêts des classes dominantes. Comme le relève Guérin, « pour les penseurs du scoutisme, on travaille à forger, au moins à stimuler, l'agressivité sociale des fils de la bourgeoisie, agressivité encadrée étroitement, informée par des normes précises dont la loi scout est la collection la plus complète »¹⁶ (1980, p. 592).

16. La fascination qu'exercent le scoutisme et son fondateur au sein de l'institut genevois semble s'être poursuivie au-delà des années inaugurales, puisque qu'en 1930, dans une conférence, Jean Piaget saluera une « admirable expérience d'éducation morale » : « Le propre du scoutisme nous paraît bien être, à cet égard, de réaliser l'équilibre le plus souple entre les deux morales de l'enfant [...] » (Piaget, 1930/1997, p. 46), ces deux morales renvoyant à la tension entre l'autonomie et l'hétéronomie de l'enfant. Il ajoute, après avoir insisté sur l'importance du « respect des cadets pour les aînés et des aînés pour les chefs », que « l'une des intuitions les plus remarquables du scoutisme apparaîtra d'avoir lié l'éducation du caractère et de l'altruisme à tout un système de jeux organisés » (pp. 45-47).

Les Girl Scouts de Genève : un mouvement émancipateur ?

Lorsqu'il fonde le scoutisme, Baden-Powell entend forger une communauté mâle, communiant dans les idées de patriotisme et de défense de l'Empire. Il se trouve cependant vite déconcerté par l'intérêt de nombreuses filles pour le mouvement : près de 6'000 jeunes Anglaises remettent en question la dimension exclusivement masculine du scoutisme, en formant des troupes, en cousant leurs uniformes et en s'adonnant aux mêmes activités que les garçons. Le sujet déclenche un vif débat dans la presse, et Baden-Powell est forcé de clarifier sa position ; vers la fin de l'année 1909, il annonce la création d'une organisation parallèle pour les filles, les *Girl Guides* (Mills, 2011). Le manuel qui servira de guide aux *Girl Scouts*, rédigé en 1912 par Agnès Baden-Powell mais signé et préfacé par son frère Robert, s'inscrit dans le même souci de mobiliser les filles en vue de la construction de l'Empire¹⁷.

Le mouvement des *Girl Scouts* de Genève (ci-après GS) est lancé en 1915 à l'initiative de trois jeunes femmes¹⁸, rejointes par d'autres collaboratrices au sein d'un comité, et par un groupe de dames patronnesses formant un comité auxiliaire. Dès 1916, le mouvement compte 120 éclaireuses. Il en comptera 210 en 1919. Les procès-verbaux du comité évoquent des réunions de l'après-midi pour les écolières et du soir pour les employées de bureau et ouvrières¹⁹, ce qui les situe socialement dans la frange inférieure des classes moyennes ; par ailleurs, l'institutrice cantonale Ketty Jentzer fustige « cet égoïsme bourgeois qui empêche certains parents de permettre à leurs enfants d'être scouts » (1920, p. 23).

Le scoutisme genevois s'inscrit dans la stricte séparation des sexes voulue par Baden-Powell, et le Comité cantonal des Eclaireurs s'abstient de traiter la question en séance lorsque les GS souhaitent s'y rattacher²⁰. Cette non-mixité est-elle synonyme de reconduction des stéréotypes de sexe ? À la lecture des procès-verbaux, ces *Girl Scouts* d'avant-guerre rompent à plus d'un titre avec les schémas genrés de l'époque ; l'adoption de certains traits du mouvement masculin, qui ont été associés à un enrôlement en vue d'objectifs politico-militaires, fonctionne ici paradoxalement comme un facteur d'émancipation.

17. Son titre original est *The Handbook for Girl Guides or How Girls Can Help to Build Up the Empire*.

18. Il s'agit de « Mlles » Constance Lederrey, Yvonne Achard et Irène Cuénod.

19. Cependant, il ne doit pas s'agir des mêmes ouvrières que celles reçues dans l'Ouvroir de l'Union des femmes de Genève, pour lesquelles les Eclaireuses assurent le service d'ordre et de goûter. *PV des séances du comité*, 14 juin 1916.

20. *PV du Comité genevois*, 15 mars 1915.

ANNE-FRANÇOISE PRAZ & CHRISTIAN SCHIESS

La dimension patriotique du scoutisme est revendiquée par les GS. Ainsi, l'examen de l'aspirante scoute est calqué sur celui des garçons : expliquer la loi de l'Eclaireuse, réciter le cantique suisse, expliquer l'origine de la Confédération suisse et de son drapeau, soumettre un travail manuel élémentaire à l'approbation de l'instructrice. Une des premières démarches des fondatrices consiste à s'adresser à l'Union des femmes de Genève²¹, afin que les GS soient autorisées à assister à leurs conférences en échange de menus services. « L'instruction civique tient une large place » dans leur programme, car les GS entendent « mettre la jeune fille à même de remplir aussi bien que possible tous ses devoirs futurs, chez elle et hors de chez elle, comme femme et comme citoyenne »²². En contact régulier avec des femmes engagées dans les activités sociales et la promotion du suffrage féminin²³, les GS disposent de modèles plus diversifiés que celui de la femme au foyer.

Les activités de plein air sont d'autant plus attractives pour les filles qu'elles tranchent avec les loisirs qui leurs sont généralement autorisés. Au programme des GS figurent randonnées, jeux de plein air, camping, feux de camp, exercices d'orientation, de premiers secours, de gymnastique, alphabet morse, signaux optiques, etc. Ce type d'activité inaugure un nouveau rapport au corps, dont l'impact émancipateur n'est pas négligeable. Dans l'éducation féminine traditionnelle, le corps est occulté ; les jeunes scoutes en revanche sont invitées à l'exercer, le tester, le faire progresser, à jouir du plaisir physique du plein air et des activités sportives. Paradoxalement, le port de l'uniforme participe aussi de cette libération du corps. À l'opposé des corsets contraignants, des robes apprêtées à ne pas salir, les GS portent des vêtements commodes qui n'entravent pas le mouvement. Chapeaux, cravates et insignes, à connotation masculine, autorisent une sorte de jeu avec les convenances bourgeoises, tout comme le port du pantalon de gymnastique pour la promenade. Les responsables sont bien conscientes d'un effet potentiellement transgressif : le comité auxiliaire recommande aux jeunes filles de ne pas porter le pantalon dans l'espace public, en dehors des activités de la troupe²⁴.

21. Cette association est créée en 1891 par des femmes appartenant pour la plupart aux élites protestantes. Solidarité féminine, éducation, activités philanthropiques et suffrage féminin sont au programme. L'Union prend à sa charge d'organiser en 1896, à l'occasion de la deuxième Exposition nationale suisse, le premier Congrès féminin suisse.

22. *PV des séances du Comité*, 11 décembre 1915, lettre de Constance Ledderer à l'Union des femmes de Genève. Au début de 1916, les Eclaireuses assurent un service d'ordre lors d'un « cours d'éducation nationale », donné à l'Université à l'initiative de l'Union des femmes.

23. *Le Mouvement féministe* consacre en 1916 un premier article au scoutisme féminin (10 septembre). Les GS participent à l'organisation du Congrès international du suffrage féminin, en mars 1919. *PV du Comité auxiliaire*, 6 mars 1919.

24. *PV du Comité auxiliaire*, 7 juin 1916 (discours de l'instructrice cantonale lors de l'assemblée générale) et 26 novembre 1917.

Enfin, l'éventail des savoirs sollicités implique une ouverture à des domaines négligés par les programmes scolaires féminins : sciences naturelles, zoologie, botanique, géographie, topographie, astronomie, notions de premiers secours et d'hygiène²⁵. L'effet d'apprentissage est d'autant plus efficace que ces connaissances sont acquises par des activités pratiques sur le terrain et par les recherches personnelles des GS, en accord avec les méthodes actives prônées par l'école nouvelle. À ce titre, on notera à nouveau la proximité entre les GS et l'Institut Jean-Jacques Rousseau ; l'assemblée générale de 1916 se déroule dans ses murs, l'instructrice cantonale Ketty Jentzer²⁶ y enseigne les jeux de plein air, et c'est elle qui rédige en 1923 la traduction française du *Handbook for Girl Guides*.

Certes, quelques éléments du programme entendent rassurer sur la « féminité » des GS. Les activités manuelles intègrent cuisine, couture et raccommodage ; l'obéissance aux parents s'ajoute à l'obéissance aux chef-fe-s et aux maîtres-ses. Toutefois, dans ces années d'avant-guerre, le scoutisme n'est jamais présenté comme une préparation à la maternité. C'est une méthode éducative, propre à « développer harmonieusement les jeunes filles, à faire d'elles, par le travail et la joie, des femmes de bonne volonté qui seront une force consciente pour le pays »²⁷.

LES TRANSFORMATIONS DU SCOUTISME APRÈS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Le scoutisme masculin d'après-guerre : entre pacifisme et virilisme

La Première Guerre mondiale ébranle les rapports de genre : le mythe de la virilité guerrière s'effondre dans la boucherie des tranchées, les femmes se retrouvent à effectuer des tâches traditionnellement masculines, autant de perturbations qui incitent à un retour à l'ordre sexué traditionnel au lendemain du conflit (Audoin-Rouzeau, 2011). Ce repli est renforcé par les inquiétudes liées à la dénatalité qui prennent le relais du débat sur la dégénérescence. Même en Suisse, qui n'a pas souffert l'hécatombe de la guerre, les résultats du recensement fédéral de 1920

25. C'est seulement dans les années vingt que l'enseignement de l'hygiène sera intégré à Genève au programme de l'Ecole professionnelle et ménagère et de l'Ecole secondaire et supérieure de jeunes filles (Zottos, 2004, p. 92).

26. Ketty Jentzer (1881-1965) : diplômée d'éducation physique à l'Institut central et royal de Stockholm, professeure de gymnastique à l'Ecole ménagère, puis à l'Ecole secondaire et supérieure de jeunes filles, ainsi qu'à l'Institut Rousseau. Son ouvrage *Jeux de plein air et d'intérieur* a été plusieurs fois traduit et réédité.

27. Résolution de la Fédération suisse des Eclaireuses, lors de sa fondation en octobre 1919 à Berne. Rapporté par Jentzer (1920, p. 24).

attestant d'un recul marqué de la fécondité maritale sont commentés de manière catastrophiste, et sont le plus souvent associés à une décadence des mœurs accélérée par le conflit. Ce discours rallie plusieurs milieux (réformateurs moraux autrefois ouverts aux réformes sociales, moralistes aux visions politiques plus étroites) qui se fédèrent en 1918 au sein du Cartel romand d'hygiène sociale et morale (Heller, 1995)²⁸. Celui-ci réoriente les priorités autour du soutien à la *famille*, menacée par l'individualisme, la dénatalité, l'avortement, les loisirs modernes, la décadence des mœurs. Ce tournant conservateur s'explique également par la crainte de bouleversements socio-politiques au lendemain du traumatisme de la grève générale de 1918. Dans ce contexte de désarroi, les réflexions des pédagogues et des responsables des associations de jeunesse n'échappent pas toujours au même repli conservateur dans les solutions éducatives élaborées pour retrouver un équilibre pacifique entre sexes, classes et nations.

Ce climat de pacifisme qui se développe dans l'après-guerre, s'il tempère quelque peu les discours sur « l'instinct combatif » des garçons, comme le souhaitait déjà Bovet, ne s'accompagne pas moins d'un souci renouvelé quant aux conséquences que la nouvelle donne géopolitique pourrait avoir sur la virilité des jeunes hommes et, partant, des nations elles-mêmes. Baden-Powell, dans une conférence qu'il donne à l'Institut Jean-Jacques Rousseau le 1^{er} août 1922, formule le problème dans des termes qui ont le mérite de la clarté : « Comment une nation peut-elle rester virile sans militarisme ? » (Baden-Powell, 2007, p. 7). Si le chef scout insiste plus que jamais sur le besoin de substituer à l'éducation militaire une éducation morale, il semble encore préférer la guerre au spectre de l'« effémination » des garçons et de la « décadence » de la civilisation. Pour illustrer ses craintes, il reprend à son compte l'extrait d'un texte écrit en 1906 par le philosophe William James, *L'équivalent moral de la guerre* : « Les horreurs de la guerre seraient un faible prix à payer, si c'était le seul moyen d'échapper à l'autre moitié de l'alternative, celle d'un monde d'employés, de professeurs de co-éducation et de « zoophilie », de ligue d'acheteurs, d'industrialisme illimité et de féminisme éhonté [...] » (p. 7). Pour Baden-Powell, s'il importe que les nations préservent le service militaire, c'est « moins en vue de la guerre que comme moyen d'éducation et pour préserver leur race de voir disparaître ses qualités viriles ». Comme les garçons, les filles sont appelées à œuvrer dans ce sens, puisqu'il s'agit de développer chez les premiers « une virilité nouvelle » et chez les secondes « un caractère plus fort » (p. 12).

28. L'élargissement du réseau, d'abord exclusivement protestant, aux cantons catholiques est un indicateur supplémentaire de son orientation conservatrice.

Le scoutisme féminin d'après-guerre : un glissement familialiste

Dans les écrits d'après-guerre, l'idée d'un développement harmonieux des jeunes filles cède le pas à une focalisation sur la préparation à la maternité. Faut-il voir ici l'impact du retour aux clivages traditionnels de genre et des inquiétudes natalistes de l'après-guerre ? Déjà en 1917, Pierre Bovet exprimait ses vives réticences envers la version féminine du programme de Baden-Powell :

[...] pour les jeunes filles nous serions tentés de croire [...] que c'est en s'émancipant du scouting et en cherchant ailleurs, dans l'instinct si féminin, si maternel, du don de soi, du service et du dévouement par exemple, leur centre d'intérêt, que nos éducateurs remporteront leurs plus beaux succès. (Bovet, 1917, p. 291-292)

Le pédagogue genevois est également proche des auteures qui incarnent deux variantes de cette réorientation. Dans *Le Mouvement des Eclaireuses jugé par une mère*, publié dans la collection du *Nouvel Essor*, « journal social, moral et éducatif » dirigé par Adolphe Ferrière, Adélaïde Cuénod-Lombard²⁹ justifie le scoutisme féminin par une argumentation eugéniste et moraliste. Elle l'associe d'entrée aux jeux sportifs auxquels les Grecs soumettaient les filles pour stimuler les forces physiques « dont profiteront les rejetons de ces futures mères » (Cuénod-Lombard, 1923, p. 4). Le scoutisme est également présenté comme un excellent moyen de se préserver des dangers moraux de l'adolescence ; l'amitié et la camaraderie « créent un lien d'un niveau supérieur et les préservent de bien des choses regrettables » (p. 6). Les apports intellectuels et éducatifs du scoutisme sont évalués à l'aune unique de la préparation maternelle et de la moralité, sans jamais mentionner le rôle des femmes dans la cité. Ainsi, la future mère « saura captiver les petits et les initier à la jouissance de la nature qu'elle a appris à connaître », elle « aura des goûts simples, elle ne sera pas dépensière » (p. 7).

Les procès-verbaux des comités des GS révèlent ce tournant. Le programme des « spécialités » s'enrichit d'activités comme le repassage et la puériculture. Une dame du comité auxiliaire crée « un mouvement dans la jeunesse pour encourager les jeunes filles à demander l'enseignement ménager obligatoire à l'école »³⁰. Du côté moraliste, le comité auxiliaire

29. Caroline-Alice, dite Adélaïde Cuénod-Lombard (1857-1931) figure parmi les fondatrices de l'Union des femmes de Genève, participe à la Fédération abolitionniste internationale et au comité auxiliaire des Eclaireuses de Genève. Elle joue un rôle important dans la fondation du scoutisme genevois.

30. *PV du Comité*, 16 sept. 1921. Nous n'avons pas trouvé de suite à cette initiative, mais un questionnaire de la fondation suisse d'aide à la jeunesse Pro Juventute sur « l'intérêt de la jeune fille dans le ménage » est distribué et rempli.

invite à limiter de manière stricte le port du pantalon, « car il provoque de nombreuses remarques chez les Eclaireurs et le public ». Maternalisme et souci de décadence morale sont condensés dans l'exposé d'une instructrice : « Tout en conservant comme centre du mouvement scout l'idée du sentiment maternel [...] sa conception du scoutisme a grandi : elle y voit une planche de salut pour la jeunesse moderne qui se noie de plus en plus »³¹.

Les écrits de Marguerite Evard³², psychologue et enseignante, fournissent une légitimation scientifique à cette orientation. Selon les recherches de la psychologie expérimentale, le développement de l'*instinct maternel*, un concept qu'elle a contribué à étayer, se manifesterait avec une acuité particulière entre 12 et 13 ans par « une attirance toute spéciale pour les bébés » ; les rêveries maternelles se prolongeraient entre 15 et 18 ans, période marquée par « une poussée plus ou moins impérieuse de l'instinct sexuel ». La conclusion pédagogique s'impose : « Le petit enfant est un centre d'intérêt puissant à l'adolescence, dont la pédagogie féminine devrait s'inspirer pour vivifier l'éducation affective et morale des jeunes filles » (Evard, 1931, pp. 209-210).

Aux yeux de Marguerite Evard, le « génie » de Baden-Powell « conçu d'emblée que l'Eclaireuse, qui jeune a partagé la vie physique et l'enthousiasme de ses compagnons, a dès l'adolescence d'autres préoccupations, d'autres instincts » (Evard, 1925b, p. 109). Elle salue ainsi comme « des plus originales » l'initiation à la préparation maternelle développée par les Eclaireuses genevoises « qui ont adopté quelques bébés dont elles paient la pension, qu'elles habillent, visitent, font jouer et dont elles assureront toute l'éducation » (1925b, p. 111). Mais l'auteure, féministe et suffragiste, ne saurait limiter ainsi le spectre des activités féminines, et insiste sur l'intérêt du scoutisme pour « la préparation civique et sociale des jeunes filles » (1925a, p. 117). Toutefois, son contenu se décline très différemment selon le public cible. Dans *Le Mouvement féministe*, Evard insiste sur l'éducation de « la citoyenne future en vue d'une participation politique aux choses de l'Etat » (1925b, p. 111). Rien de tel dans *L'Éducateur*, où elle associe la préparation civique et sociale des jeunes filles

non seulement à l'idéal du service civique féminin [...] esquissé par une foule d'organisations [...] développant l'enseignement ménager, les soins aux bébés et aux malades, mais aussi dans le sens d'une sérieuse préparation de la jeune fille à ses futures tâches de mère, élèveuse et éducatrice. (1925a, p. 117)

31. PV du Comité, 10 oct. 1922.

32. Marguerite Evard (1880-1950) : licenciée en lettres à Neuchâtel, élève de Pierre Bovet, auteure de la première thèse de psychologie consacrée à l'adolescence féminine ; enseignante de 1906 à 1935 à l'École de commerce et à la Section pédagogique du Locle ; présidente de l'Union féministe du Locle, et vice-présidente de la Commission d'éducation nationale de l'Alliance de sociétés féminines suisses.

Quel que soit ce rôle féminin extra-familial, on voit s'esquisser ici la logique de la « double tâche » des femmes. À propos du rôle futur de la jeune fille, Baden-Powell « est convaincu de la place qu'elle aura demain dans la vie civique et sociale, sans perdre de vue sa tâche maternelle, sa formation ménagère et son initiation professionnelle », note Evard (1925a, p. 114 – nous soulignons). Nous reprenons ici les réflexions stimulantes de la récente thèse de Stéphanie Lachat (2013), qui remet en question l'idée de l'existence d'un modèle maternel unique – la femme au foyer – diffusé de haut en bas, des classes bourgeoises vers les classes populaires. L'historienne montre que les ouvrières ont inauguré un autre modèle, celui de la mère travailleuse, avec pour effet d'assigner aux seules femmes la conciliation famille / travail. Elle avance l'hypothèse que ce modèle remonte l'échelle sociale au xx^e siècle, à mesure que les femmes des classes moyennes et supérieures s'insèrent dans le marché de l'emploi. À titre prémonitoire, le *Livre des Eclaireuses*, qui propose aux filles toutes les activités des garçons, en ajoutant *de surcroît* les activités ménagères et maternelles, mérite bien le qualificatif que lui décerne Marguerite Evard : celui de « petit traité populaire de l'éducation féminine moderne ».

CONCLUSION : LES PARADOXES DE L'ÉDUCATION PAR LE SCOUTISME

Loin de se réduire au seul espace ludique qu'il évoque souvent dans les esprits, le scoutisme apparaît au détour de ce travail comme une véritable entreprise éducative, avec tous les enjeux qui y sont liés. L'attention que lui ont portée nombre de pédagogues influents de la première moitié du xx^e siècle vient confirmer la place importante qu'a occupée l'émergence de ce mouvement dans une réflexion plus générale sur l'éducation et son avenir.

Partant, les considérations qui entourent ce phénomène nous renseignent bien au-delà de ses limites géographiques et institutionnelles : riches en contradictions, les ambitions historiques du scoutisme tiennent lieu plus largement de révélateur des paradoxes inhérents à tout projet d'éducation. Contre une certaine vision scientiste du progrès, qui voit dans l'éducation dite nouvelle une adéquation toujours plus fidèle du dispositif et des méthodes éducatives aux besoins et à la nature des élèves, nous avons cherché à montrer que les innovations pédagogiques gagnent à être étudiées non seulement en fonction des enjeux propres au champ éducatif, mais en tenant sérieusement compte des rapports de force qui traversent la société dans son ensemble. Ceux-ci sont nécessairement fluctuants et s'accommodent mal d'une lecture linéaire de l'histoire. Les intérêts des élites se reconfigurent au gré du rapport qu'elles entretiennent les unes aux autres, notamment en fonction de l'issue des

conflits. Les innovations pédagogiques se trouvent alors ressaisies tant par l'institution militaire que par la lutte des classes et le système de genre : répudiation du féminin et injonction à l'hétérosexualité chez les garçons ; exaltation de l'idéal de la maternité et de la conjugalité chez les filles.

Cette prise en compte de l'aspect dynamique de l'éducation est d'autant plus impératif que l'époque considérée est celle d'une mondialisation économique et militaire dans laquelle les attentes et les injonctions adressées à la jeunesse vont en se multipliant et en se complexifiant, souvent de manière paradoxale. La pédagogie du jeu apparaît dès lors, bien loin de la recherche désintéressée d'une nature profonde de l'enfant, comme un jalon important dans le processus de sophistication de l'art de gouverner les enfants qui, à la contrainte, voit se substituer, de manière lente et relative, l'autocontrainte.

SOURCES

- Archives du scoutisme genevois, Communauté de recherche interdisciplinaire sur l'éducation et l'enfance (CRIÉE), Service de la recherche en éducation (SRED), Genève.
- Baden-Powell, R. (1920). *Eclaireurs. Un programme d'éducation civique* (2^e éd. ; traduit par Pierre Bovet). Neuchâtel : Delachaux et Niestlé. (Original publié en 1908)
- Baden-Powell, R. (1923). *Le Livre des Eclaireuses. Manuel pour les lutins, les éclaireuses, les guides et leurs chefs* (traduit par Ketty Jentzer). Neuchâtel : Delachaux et Niestlé. (Original publié en 1912)
- Baden-Powell, R. (1982). *Jouer le jeu*. Paris : Presses d'Île de France.
- Baden-Powell, R. (2007). *L'éducation par l'amour au lieu de l'éducation par la crainte. Rapport présenté au III^e Congrès international d'éducation morale le 1^{er} août 1922*. Genève : Bureau mondial du Scoutisme.
- Borel, W. (1912, 15 octobre). But de l'organisation des Éclaireurs suisses. Résumé des « Boys Scouts Scheme » du général Baden-Powell. *Revue militaire suisse*.
- Bovet, P. (1917). *L'instinct combatif*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Bovet, P. (1921). *Le génie de Baden-Powell. Ce qu'il faut voir dans le scoutisme. Ses bases psychologiques. Sa valeur éducative. L'instinct combatif et l'idéal des jeunes*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Claparède, E. (1912). Jean-Jacques Rousseau et la conception fonctionnelle de l'enfance. *Revue de métaphysique et de morale*, 3(20), 391-416.
- Cuénod-Lombard, A. (1923). *Le Mouvement des Eclaireuses jugé par une mère*. Neuchâtel et Genève : Forum.
- Demolins, E. (1998). *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* Paris : Economica. (Original publié en 1897)
- Evard, M. (1925a, 18 avril). Les Éclaireuses suisses. *L'Éducateur*, pp. 111-138.
- Evard, M. (1925b, 10 juillet). La valeur éducative du Mouvement des Eclaireuses. *Le Mouvement féministe*, pp. 109-111.
- Evard, M. (1931). L'instinct maternel et le sentiment paternel selon la psychologie de l'éducation. *Pour l'Ère nouvelle*, 71(10), 207-214.
- Ferrière, A. (1997). Qu'est-ce que l'école active ? Dans Groupe Éditions de l'ANEN (Ed.), *L'éducation nouvelle* (pp. 107-125). Lausanne : Delachaux et Niestlé. (Original publié en 1922)

Geisendorf, T. (1912). Les Éclaireurs suisses. *La Patrie Suisse*, 484, 90-92.

Jeanneret, S. (1912a). *Guide des Éclaireurs Suisses*. Lausanne : Léon Martinet.

Jeanneret, S. (1912b, 19 mars). Les « Boy-Scouts » . *L'Impartial*.

Jentzer, K. (1920). *Le rôle du Scoutisme dans le monde d'aujourd'hui*. Bruxelles : Schaumans.

Piaget, J. (1997). Les procédés de l'éducation morale (Conférence au Cinquième congrès international d'éducation morale de Paris en 1930). Dans J. Piaget, *L'éducation morale à l'école. De l'éducation du citoyen à l'éducation internationale* (pp. 23-56). Paris : Anthropos.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Audoin-Rouzeau, S. (2011). La Grande Guerre et l'histoire de la virilité. Dans A. Corbin, J.-J. Courtine & G. Vigarello (Ed.), *Histoire de la virilité* (t. 2, pp. 403-411). Paris : Seuil.
- Downs, L. L. (2003). Comment faire appel à « l'instinct viril du garçon » ? La pédagogie du jeu et la formation de l'enfant au masculin : Les Scouts de France, 1920-1940. Dans P. Mercader & L. Tain (Ed.), *L'Eternel masculin* (pp. 55-63). Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Duval, N. (2002). L'éducation nouvelle dans les sociétés européennes à la fin du XIX^e siècle. *Histoire, économie et société*, 21(1), 71-86.
- Duval, N. (2006). L'École des Roches, phare français au sein de la nébuleuse de l'Éducation nouvelle (1899-1944). *Paedagogica Historica*, 42(1-2), 63-75. doi : 10.1080/00309230600551999
- Grant, J. (2004). A "real boy" and not a sissy : gender, childhood and masculinity, 1890-1940. *Journal of Social History*, 37(4), 829-851.
- Guérin, C. (1980). Le scoutisme : une expérience pédagogique parallèle. *Réflexions historiques*, 7(2/3), 587-599.
- Haine, W. S. (1992). The development of leisure and the transformation of working-class adolescence. *Journal of Family History*, 17(4), 451-476.
- Hantover, J. P. (1978). The boy scouts and the validation of masculinity. *Journal of Social Issues*, 34(1), 184-195.
- Heller, G. (1995). Psychiatrie et société : de quelques associations pour l'hygiène mentale, morale et sociale. *Revue historique vaudoise*, 103, 115-137.
- Hendrick, H. (1990). *Images of Youth. Age, Class, and the Male Youth Problem, 1880-1920*. Oxford : Clarendon Press.
- Hofstetter, R. (2012). La transformation de l'enfant en écolier (du XIX^e au milieu du XX^e siècle) : les « eurêkas » des sciences de l'homme naissantes, entre scientisme et romantisme : un « naturalisme » de l'enfance. *Paedagogica Historica*, 48(1), 31-50.
- Lachat, S. (2013). *Ouvrière, ménagère, mère : un siècle d'articulation famille/emploi dans l'industrie horlogère suisse (1870-1970)* (Thèse de doctorat, Université de Genève).
- Mills, S. (2011). Scouting for girls ? Gender and the scout movement in Britain. *Gender, Place and Culture*, 18(4), 537-556.
- Ottavi, D. (2010). *L'enfant et la récapitulation de la culture. À propos de Granville Stanley Hall*. Enfance & Cultures : Actes du colloque international, 9^{es} Journées de sociologie de l'enfance, Paris.
- Palluau, N. (2012). Le scoutisme : une « Éducation nouvelle » entre modernité et archaïsme. Dans L. Gutierrez, L. Besse & A. Prost (Ed.), *Réformer l'école. L'apport de l'éducation nouvelle (1930-1970)* (pp. 251-262). Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Raillon, L. (2000). Un centenaire : Demolins et l'Éducation nouvelle. *Revue française de pédagogie*, 132(1), 160-164.
- Rosenthal, M. (1986). *Baden-Powell and the Origins of the Boy Scout Movement*. London : Harper Collins.

- Schérer, R. (2006). *Émile pervers. Ou des rapports entre l'éducation et la sexualité*. Paris : Laurence Viallet. (Original publié en 1974)
- Thiercé, A. (1999). *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*. Paris : Belin.
- Tosh, J. (1999). *A Man's Place : Masculinity and the Middle-Class Home in Victorian England*. New Haven, CT : Yale University Press.
- Winter, T. (2000). Personality, Character and Self-Expression. The YMCA and the Construction of Manhood and Class, 1877-1920. *Men & Masculinities*, 3(2), 272-285.
- Zottos, E. (2004). *Santé, jeunesse ! Histoire de la médecine scolaire à Genève : 1884-2004*. Genève : SRED.